

Familles du réel

On attend. On attend encore. Le restaurant du Réel est plein, et pour cause, la deuxième journée du festival a attiré la foule. Les festivaliers attendent d'être servis. Les serveurs se pressent. La journée n'est pas encore finie pour eux. Pour les spectateurs, elle est terminée. Elle recommencera demain.

Lors de la deuxième journée du festival, nous avons pu découvrir différents portraits de famille. Des familles d'Amérique du Sud et du Nord, comme celle du réalisateur Ross McElwee. "Malheureusement, le réalisateur ne sera pas là à la fin de la projection, il est arrivé ce matin en avion..." Dommage, me dis-je à la fin des films. Le cinéaste McElwee nous offre deux films qui nous emmènent dans les Etats-Unis des années 70. Les pantalons patte d'éléphant, les coupes Afro, les nœuds papillons... On a l'impression d'y être.

Dans *Backyard*, le réalisateur filme son entourage à cette époque. En mélangeant humour et intimité, il dresse le portrait de plusieurs personnes. Nous sommes imbibés de cette atmosphère « américaine » et la voix du réalisateur nous accompagne tout au long du film. Elle nous guide et nous fait aussi rire. On découvre le quotidien d'une famille aisée. Pas celle qu'on idéalise à travers les films hollywoodiens, mais celle qui semble réelle. A travers les images qui défilent et les paroles des membres de la famille, on perçoit les tensions et tabous qui règnent au sein de cette maison. Les bonnes et les jardiniers afro-américains font aussi partie de ce quotidien. Parfois, ils semblent plus proches du cinéaste que les autres membres de la famille.

Dans le film *Charleen*, le cinéaste met en avant une de ses amies qu'il a rencontrée lorsqu'il était jeune, une institutrice qui enseigne la poésie de manière étonnante à ses élèves. Une femme charismatique, drôle et attachante à la fois. Une femme qui rayonne, mais pas toujours. La chute de ce moyen métrage nous montre la vulnérabilité de Charleen, ses difficultés.

Ces deux portraits sont réussis; on pardonne finalement au cinéaste de ne pas être venu, tant on a apprécié ces œuvres. A travers elles, il nous laisse découvrir par nous-mêmes son intimité à lui aussi.

Visions du Réel nous fait voyager non seulement dans le temps, mais aussi à travers le monde. Des voyages en Amérique du Nord mais aussi en Amérique du Sud nous sont proposés dans le programme du festival. On est ainsi transporté au Mexique, dans un univers qui, parfois, nous fait pleurer.

J'ai la gorge nouée. Je me retiens. La femme à côté de moi dort. Bizarre, me dis-je, ce film est pourtant prenant. Près de moi, une personne s'essuie les yeux. Je ne suis donc pas la seule à être émue. Je regarde à nouveau l'écran. Un homme embrasse sa grand-mère. Il vient de recevoir son diplôme d'avocat. Hatuey Viveros Lavielle signe un merveilleux long métrage. *Café (Cantos de humo)* est un autre portrait de famille. On découvre le mode de vie d'un foyer, ses soucis et son intimité. En travaillant l'esthétique des images, le réalisateur emporte les spectateurs dans un autre monde. La caméra caresse le visage des protagonistes, tant elle semble proche d'eux. Les couleurs, les contrastes, la pureté de l'image attirent et entraînent les spectateurs. Apparemment pas tous, vu la personne dormant à côté de moi...

Noémi Magnenat (Collège Claparède)